« A visage découvert » : rue des Beaux-Arts, un musée à ciel ouvert

Pour protester contre la fermeture de leurs établissements et en attendant la réponse au recours qu'ils ont déposé auprès du Conseil d'Etat, des galeristes installés dans l'artère parisienne y ont organisé une exposition en extérieur.

Par Philippe Dagen

Publié aujourd'hui à 14h36 • Lecture 2 min.

Article réservé aux abonnés

Masque amérindien, de la collection André Breton, exposé par la galerie Flak. COLLECTION ANDRÉ BRETON & PAUL ELUARD, JUILLET 1931/GALERIE FLAK, PARIS/DANIELLE VOIRIN

Le 26 mars, le Comité professionnel des galeries d'art a déposé un recours en référé-liberté auprès du Conseil d'Etat, au motif d'une rupture d'égalité dans l'application des mesures sanitaires décidées le 18 mars. Les galeries sont supposées demeurer fermées alors que les maisons de vente, à commencer par Drouot, restent ouvertes. Cette démarche a été largement relayée par les galeristes eux-mêmes, qui font observer qu'ils dépendent du ministère de la culture, dont la très faible réactivité les irrite, alors que les maisons de vente sont sous la tutelle du ministère de la justice.

En attendant une réponse, que peu espèrent positive étant donné le sort que le Conseil d'Etat réserve d'ordinaire à ces protestations, les galeristes de la rue des Beaux-Arts ont trouvé une parade : faire de leur rue une galerie à ciel ouvert en présentant chacun une ou plusieurs œuvres de leurs fonds, toutes ayant le même sujet, la face humaine. Cette exposition de plein air s'intitule « A visage découvert » quoiqu'elle ne puisse se visiter que masqué. Ce qui est conforme à l'exposition elle-même : comme la rue compte plusieurs des principales galeries parisiennes qui montrent les arts anciens d'Afrique, d'Amérique et d'Océanie, les masques y tiennent une place majeure. Ils règnent sur la rue.

De grande qualité

Ils viennent d'Alaska et de la côte nord-ouest des Etats-Unis et du Canada à la galerie Flak, d'Afrique chez Abla & Alain Lecomte ou Lucas Ratton, de Nouvelle-Guinée chez Anthony Meyer, à moins que la vitrine ne soit partagée entre plusieurs continents, telle celle de la galerie Entwistle. Désir de captiver le regard des passants ou émulation entre des voisins qui sont aussi des rivaux ? Quelle que soit la raison, les œuvres présentées sont pour la plupart de grande qualité, ce que confirment parfois les noms de leurs anciens propriétaires. Ainsi par exemple des œuvres amérindiennes, passées par la Heye Foundation de New York, qui fut le premier musée dévolu aux arts indiens aux Etats-Unis, et par l'appartement d'André Breton qui en fut l'un des principaux introducteurs en France. On ne voit guère quelle autre rue de quelle autre ville pourrait aujourd'hui présenter une anthologie de ce niveau.

Aussi la comparaison est-elle parfois difficile à supporter pour les galeries d'art moderne et contemporain voisines. André Masson et Jean Hélion chez Patrice Trigano, Henri Michaux à la galerie Berthet-Aittouarès, Zoran Music chez Applicat-Prazan et Vincent Bioulès chez Marie-Hélène de La Forest Divonne n'ont évidemment aucune peine à la soutenir. Pour d'autres, c'est moins certain. A plusieurs reprises, l'œil est attiré par des dessins à la craie sur les murs : des visages encore, réduits à quelques signes et semblant voleter. Ils ont été tracés par Jean-Charles de Castelbajac pour accompagner cette initiative qui ne laisse qu'un regret : qu'elle ne s'étende pas aux rues voisines de Saint-Germain-des-Prés et du côté du Marais.

¶ « A visage découvert », jusqu'au 20 avril, rue des Beaux-Arts, Paris (6e).

Philippe Dagen